

et, le cœur en joie, elle en vint à cette conclusion que, dans un an, si elle trouvait à vendre avantageusement ses belles pièces de chanvre, Claude serait remboursé, et l'on aurait bien encore quelques écus dans l'armoire.

La belle et honnête jeune femme en était là de ses rêves, quand Lazare ouvrit les yeux. Il chercha instinctivement la main de Jeanne-Marie, et, souriant à tout ce qui l'entourait, il se gourmunda sur sa paresse, et gronda sa femme qui ne l'avait pas éveillé.

— Ecoute, lui dit-il, le lendemain des anniversaires a du bon. Je n'ai pu jouir hier du bonheur de te revoir dans tes habits de noce, remets-les aujourd'hui pour l'amour de moi; que la fête soit complète, et que le parrain Claude trouve que tout lui fait accueil.

— Tu me causes une vraie joie par cette demande, Lazare, répondit Jeanne-Marie, et sois tranquille, la journée sera bonne.

Jamais la fermière n'avait aussi lestement rangé la grande salle. Une pauvre fille qui lui venait parfois en aide dans les moments de presse, fut chagée de fourbir les chaudrons de cuire. Tout prit un joyeux aspect. La maison ressuscitait. En frottant la grande table de chêne sur laquelle elle allait mettre le couvert, Jeanne trouva cette ceinture de cuir que les confidences de son mari lui avaient fait oublier la veille.

— Qu'est-ce que cela? lui demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, répondit Lazare qui replaçait son fusil au-dessus de la cheminée... J'ai trouvé cette ceinture sur la route, hier au soir; sans doute quelque marchand l'aura perdue.

— Perdue!... répéta Jeanne-Marie; on la lui a plutôt volée, car les courroies ne sont point débouclées, mais bien tranchées...

Lazare s'approcha vivement.

— Que dis-tu Jeanne-Marie?

— La vérité, vois plutôt.

— C'est vrai! répondit Lazare... mais j'ai trouvé autre chose que cette ceinture... il y avait un couteau... Je n'ai plus songé à regarder ces objets hier... le couteau, où est-il?

— Je l'aurai mis dans le tiroir avec les nôtres sans faire attention.

— Cherche-le, pour l'amour du Ciel.

— Le voici, dit la fermière en le posant sur la table.

Pendant que Lazare le prenait pour l'examiner, un coup fut frappé à la porte, et Jeanne-Marie courut ouvrir.

C'était l'huissier.

Il avait la figure triste. Le mandat qu'il venait exercer lui pesait, et cependant, d'après les mots de Claude, il n'augurait rien de bon de la situation financière du du jeune ménage.

— Bonjour, Lazare, et bonjour à vous, Jeanne-Marie. Je vous aime bien, mes pauvres amis, et cela me semble dur de montrer l'huissier chez vous, quand Guillot y a été si bien reçu... Que voulez-vous! mon état est triste... mon père me l'a donné, je ne l'aurais pas choisies...

— Oui, mon pauvre ami...

— Combien de frais?

— Cent soixante, et trois cent de capital.

— Prends l'argent, femme, dit le fermier.

— Ah! bah! dit Guillot, vous payez?

— Nous prions... Et comme nous sommes laborieux et jeunes, nous ne nous inquiétons pas trop de l'avenir.

— Allons! allons vous êtes des sournois, repris doucement l'huissier, qui venait de prendre la ceinture de cuir sur la table; le vieux Claude est ici, et vous me faites des cachotteries...

— Non, Claude n'est pas encore arrivé, répondit Jeanne-Marie, mais il ne tardera pas sans doute...

— Et il vous a comme cela confié sa bourse?

— Ah! une partie seulement, M. Guillot, cinq cents francs...

Tout à coup l'huissier se leva tout pâle.

Lazare, dit-il, où est le parrain Claude? répondez tout de suite, au nom de Dieu...

— Où il est? chez lui, sans doute; il viendra nous demander à déjeuner, il me l'a promis hier...

— Claude ne viendra pas, et vous le savez bien!

— Moi!

— Vous...

— Et pourquoi? demanda Lazare.

— Parce que cette ceinture de cuir est à lui... et que pour la lui avoir enlevée, il a fallu l'assassiner...

— Misérable! s'écria le fermier en s'avancant vers Guillot.

Jeanne-Marie étendit son bras entre eux.

Elle aussi avait pâli, mais le timbre sonore et pur de sa voix ne changea pas quand elle demanda à l'huissier:

— Vous êtes sûr que cette ceinture était celle de Claude?

— Je l'ai vu assez souvent pour la reconnaître... hier encore il l'a rebouclée devant moi...

— Lazare l'a ramassée hier au soir, sur la route, à mi-chemin de Bains et de Sainte-Marie, et avec il a trouvé aussi ce couteau.

Guillot l'ouvrit. C'était un couteau grossièrement façonné, à manche de bois; la lame y rentrait presque toute entière.

— Quand je vous disais que Claude avait été assassiné... Il y a du sang sur ce couteau, comme il y en a sur la ceinture...

Un silence effrayant planait sur les trois personnes réunies dans la salle.

Toutes trois accablées baissaient la tête sous le poids de leurs émotions. Enfin Lazare releva le front, et, s'avancant de deux pas, il dit seulement:

— Jeanne-Marie!...

La fermière ne jeta qu'un regard sur son mari et se précipita dans ses bras.

— Ah! dit Lazare, si tu m'avais soupçonné, toi! je n'avais plus rien à attendre en ce monde.

Il fit un mouvement et avança sa main vers Guillot. L'huissier recula, et dit sans lever les yeux:

— Dieu veuille que vous soyez innocent, Lazare; mais déjà bien des choses vous accusent...

— Monsieur Guillot, je ne permets à personne de mettre en doute l'honneur de mon mari... Jusqu'à cette heure il ne nous est point prouvé que Claude ait été victime d'un assassinat; ce serait une grande perte pour nous, mais je ne puis croire que nous y trouverions de la honte... Vous êtes venu pour toucher le montant de vos billets... le voici, remettez-moi les papiers...

Guillot hésitait visiblement.

Lazare sentait au cœur une sourde colère.

— Après tout, lui dit-il, huissier, remplissez votre métier d'huissier; je ne sache pas que vous ayez le droit de faire subir un interrogatoire à personne.

— Vous le prenez de bien haut, maître Lazare...